UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00282620 4

Polichinelle-peintre

PN
1981
P64

olichinelle-Peintre

OU LE

mphe d'Arlequin-Critique

UE D'ACTUALITÉ A GRAND SPECTACLE

en trois Actes et un Epilogue

PAR

LECTIVITÉ DES PLUS GRANDS DRAMATURGES

Marionnettes par M. Godefroid Devreese

ors par MM. H. Fierens-Gevaert et Delescluze

UN FRANC

BRUXELLES
ÉDITION DES VIOLONS D'INGRES

1908

PN
1981
P64

LIBRARY
1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

POLICHINELLE-PEINTRE.

ARLEQUIN-CRITIQUE.

LE MINISTRE.

LE SÉNATEUR.

LE MAÏEUR.

L'HUISSIER.

GROSEILLE BOISSEC.

LA MÈRE GIGOGNE.

UN MODÈLE, DES MEMBRES DU CERCLE ARTISTIQUE, ETC.

Représenté pour la première fois sur le Guignol de M. H. Fierens-Gevaert au Salon des Ecrivains-Peintres (les violons d'Ingres), le samedi 23 mai 1908.

PREMIER ACTE

Le Cercle artistique

SCÈNE I

POLICHINELLE, *seul, un tableau sous le bras.*

Que ces encadrements, que ces toiles me pèsent! Je voudrais bien m'en débarrasser. Voilà une heure que je cherche en vain les murs hospitaliers de la Salle Croûte où l'on m'a dit d'aller... Ah! voici quelqu'un qui me renseignera sans doute...

(*Entre Arlequin.*)

SCÈNE II

POLICHINELLE

Monsieur, Monsieur.

ARLEQUIN

(*A part et méfiant.*) Quel est cet homme et que tient-il là sous le bras? Méfions-nous. (*Haut.*) Que demandez-vous, jeune homme?

POLICHINELLE

(*A part.*) Jeune homme? il est un peu familier.

(*Haut.*) Monsieur, je suis poète, romancier, critique, chroniqueur, auteur dramatique...

ARLEQUIN

C'est sans doute votre dernier drame que vous portez-là?

POLICHINELLE

Non Monsieur, c'est un violon.

ARLEQUIN

Vous êtes aussi musicien!

POLICHINELLE

Non Monsieur. C'est un violon d'Ingres.

ARLEQUIN

Un violon d'Ingres! Je commence à comprendre. Vous êtes sans doute de cette bande de joyeux fumistes, peintraillons d'occasion et de contrebande, qui ont voulu avoir leur salon eux aussi, tout comme les employés des postes et télégraphes ou les agents des douanes!

POLICHINELLE

Ne raillez pas, Monsieur, — et gardez pour vous ces trop faciles rapprochements. Dans tout écrivain belge, il y a, vous devriez le savoir, un peintre manqué...

ARLEQUIN, *à part.*

Et souvent même, un écrivain manqué!

POLICHINELLE

Oui, nous aimons la nature d'un amour sans bornes. Et non contents de la magnifier par le verbe, nous

voulons encore en fixer sur la toile les couleurs éclatantes. Pendant les trop rares heures de mes loisirs, j'aime à presser les tubes de cobalt et de cinabre, à mêler les ocres cuivrés et les rouges impudiques, affaire de fixer pour le souvenir les trop fugitives impressions visuelles et d'en prolonger le charme.....

ARLEQUIN

Vous vous exprimez bougrement bien, et si votre peinture ressemble à.....

POLICHINELLE

Je n'y mets aucune prétention; je fais ça pour mon agrément.

ARLEQUIN, *rassuré.*

Alors, vous ne vendez pas?

POLICHINELLE

Qui sait? S'il y a amateur.....

ARLEQUIN

Amateur! Amateur sérieux, chasse réservée, Monsieur le braconnier, réservée à nous les peintres qui ne nous mêlons pas d'écrire.....

POLICHINELLE

(*A part.*) Heureusement, ce serait du propre. (*Haut.*) Ah! Monsieur est peintre aussi. Charmé, cher Confrère. (*Il veut embrasser Arlequin qui le repousse violemment.*)

ARLEQUIN

Halte-là, Monsieur. Nous ne sommes pas du même

régiment, et si vous voulez que je vous dise ma façon de penser. (*Il fait mine de vouloir le battre.*)

POLICHINELLE

Doucement, mon ami, point de voie de fait!

ARLEQUIN

Comment ces écrivains, ces coquins voudraient nous chasser d'une boutique que nous occupons depuis toujours!

POLICHINELLE

Vous chasser! Oh! non, il ne s'agit pas de cela. Au reste, si vous êtes à ce point assoiffés de vengeance, vous pourrez sans peine vous désaltérer à nos dépens, puisque c'est à vous, les peintres, que sera confiée la critique de notre salon.

ARLEQUIN

Ah! bien alors, j'en suis. (*A part*) Attends, mon vieux, tu vas voir ça! Nous allons vous en faire un charivari.

POLICHINELLE

Vous ne pourrez plus nous dire maintenant, à la moindre remarque : « Faites en donc autant ». Nous vous prouverons que si nous n'étions pas occupés ailleurs..... En attendant pourriez-vous me dire où est la salle Croûte?

ARLEQUIN

Pour y montrer la vôtre? (*A part*) Egarons-le pour gagner du temps. (*Haut*) La salle Croûte, c'est à deux pas, ici, à droite. (*Arlequin s'approche de la coulisse et montre à Polichinelle les bâtiments du Cercle artistique.*) Venez. (*Exit Arlequin.*).

SCÈNE III

POLICHINELLE

Il me semble que je connais ce bâtiment. Voyons. (*Il va pour sortir et rencontre M. Groseille Boissec.*)

BOISSEC

Vous venez exposer au Cercle artistique, Monsieur Polichinelle? Soyez le bienvenu; Monsieur Coppens est précisément là.

POLICHINELLE

Comment, c'est le Cercle artistique? Jamais de la vie, je n'entrerai dans cette boîte!

BOISSEC

Hein! Pourquoi? On y est très bien. Le Cercle artistique groupe l'élite de la bourgeoisie bruxelloise; c'est beaucoup mieux que la Grande Harmonie. On a construit l'année dernière une nouvelle salle de lecture, on a refait les cabinets; les expositions.....

POLICHINELLE

Ah! bien oui! Savez-vous ce que c'est que le Cercle artistique? Je m'en vais vous le dire.

(Sur l'air du *Pendu*)

Dans une salle où l'on voit pendre
Des chromos, des lithographies,
Des gaillards d'un âge peu tendre
Soufflent comme des otaries.
Pour ronfler, ils ont la manière :
Le plus gros fait un bruit de cor;
Les journaux sont sous son derrière.
N'y touchez pas : il lit encore.

(*Passe un membre du Cercle.*)

Quand parfois ces gens se réveillent
Et qu'ils se traînent à côté,
Faut pas croire qu'ils s'émerveillent
De ce qu'on y voit exposé.
La peinture est pour eux peu d' chose
Ils la protègent, ça suffit.
Mais vraiment, faudrait pas qu'elle ose
Fair' du tort à leur appétit.

(Passe un membre du Cercle.)

Ces mêm' gens aiment la musique
D'un amour quasi fabuleux;
D'autres certe auraient la colique
Des concerts que l'on fait pour eux.
On leur en fout trois par semaine :
Ils trouvent que c'est pas assez.
Pour arrondir leur bonn' bedaine,
On ne saurait trop les bercer.

(Passe un membre du Cercle.)

Bref ce cercle offre le spectacle
Vraiment très peu réconfortant
D'un' moderne cour des miracles
Ou d'un hospice de vieux enfants.
Les jeunes n'y trouvent pas place,
Tant les autres sont encombrants.
Faudra qu'un jour on les en chasse :
Ils dorment depuis trop longtemps.

BOISSEC

Eh! oui! La chanson n'est pas mal, mais je la connaissais. On la chantait déjà il y a vingt-cinq ans. C'est la chanson des mécontents. Ceux qui ont fondé le Cercle l'ont déjà entendue, et nous l'entendrons encore quand nous ferons notre dernière partie de dominos. Enfin, qu'est-ce que vous lui reprochez, à notre Cercle.

POLICHINELLE

Tout.

BOISSEC

Mais encore.

POLICHINELLE

Tout vous dis-je. Et d'abord vous nous assommez de concerts.

BOISSEC

Comment les violons d'Ingres n'aiment pas la musique?

POLICHINELLE

Je ne dédaigne pas d'entendre une page de bonne musique, pourvu qu'elle soit courte, — mais j'ai horreur des racleurs de cordes de boyau! Et puis je veux que ça change!

BOISSEC

Quoi?

POLICHINELLE

Tout.

BOISSEC

Et que voulez-vous mettre à la place de ce qui existe?

POLICHINELLE

Je n'en sais rien. Mais je veux que ça change.

BOISSEC

Ça ne changera pas!

POLICHINELLE

Ça changera.

BOISSEC

Ça ne changera pas.

POLICHINELLE

Ça changera.

(*Ils vont chacun dans la coulisse chercher un bâton et s'en assènent quelques coups.*)

SCÈNE IV

(*Entre le Maïeur.*)

LE MAÏEUR

Eh! Messieurs! Qu'y a-t-il donc? Qu'est ce que c'est que cette querelle? Vous avez réveillé tout le monde et M. Frédérix est très inquiet; M. Coppens est en fuite. Expliquez-vous de grâce avant d'en venir aux mains.

BOISSEC

Cet anarchiste, ce brouillon veut ruiner le Cercle artistique.

POLICHINELLE

Cet endormi veut le laisser dans le sommeil.

BOISSEC

Il veut tout changer.

POLICHINELLE

Il ne veut rien changer.

LE MAÏEUR

Voyons, voyons, Messieurs; ça doit pouvoir s'arranger. (*Prenant Polichinelle à part.* Que voulez-vous?

POLICHINELLE

Tout changer! Plus de musique, de la littérature!

LE MAÏEUR

Très bien, nous arrangerons cela. J'en parlerai à l'abbé Moeller. (*Prenant Boissec.*) Et vous, mon cher Groseille, que désirez-vous?

BOISSEC

Qu'on ne change rien et qu'on donne plus de concerts.

LE MAÏEUR

C'est parfait, Messieurs. Au fond, vous êtes tout à fait d'accord, car plus ça change, voyez-vous, plus c'est la même chose. Voyez la Montagne de la Cour. Soyons donc prudents et habiles : je crois m'y connaître un peu.

Depuis longtemps je m'applique
A rehausser la splendeur
De la cité magnifique,
Dont je suis le grand maïeur.
  Mais je me pique
D'être surtout un jouteur,
  Habile en politique.
Et voilà mon sentiment :
C'est qu'au Cercle dit artistique,
  Il faut prudemment
Eviter tout chambardement.

BOISSEC

Voilà qui est bien dit. Vous me remettez du cœur au ventre.

LE MAÏEUR

Embrassez-vous donc Folleville et que tout soit oublié.

(*Boissec et Polichinelle s'embrassent en se cognant encore un peu. Boissec sort avec le Maïeur. On entend des ronflements sonores.*)

SCÈNE V

Rentre Arlequin. Survient une jeune dame qui n'a qu'une demi-tête.

POLICHINELLE

Mais quelle étrange personne s'avance-là? La pauvre fille! Elle semble mutilée. Aurait-elle été décervelée par quelque Père Ubu du Cercle.

ARLEQUIN

Non, c'est simplement un modèle.

POLICHINELLE

Un modèle de quoi?

ARLEQUIN

Un modèle de peintre. On voit bien que vous n'êtes pas de la partie, Monsieur l'écrivain; c'est le modèle de Fernand Bouton, le peintre des demi-vierges. — Elle va sans doute à la salle Croûte; suivons-la.

Exeunt.

DEUXIÈME ACTE

A la Salle Croûte

SCÈNE I

LE MINISTRE, LE SÉNATEUR

LE SÉNATEUR

Monsieur le Ministre, voulez-vous vous approcher — ici — sur ce tapis. — J'ai quelques mots à vous dire.

Les organisateurs de cette exposition m'ont prié de vous adresser quelques paroles de bienvenue pour vous remercier de l'empressement que vous avez mis à accepter leur invitation et à vous y rendre en automobile.

Cette exposition est une plaisanterie. Certes, les exposants n'ont pas oublié leur petite vanité. Mais tout le monde a sa vanité, n'est-ce pas, Monsieur le Ministre, excepté vous et moi.

J'ose ajouter toutefois qu'ils ont une excuse. C'est celle de l'œuvre pour laquelle ils ont organisé ce salonnet, comme vous le savez, au profit du monument Van Lerberghe.

On veut en faire un, dit-on. J'ai protesté ailleurs;

moi, je préférerais une belle édition : la collection des classiques belges, un monument littéraire.

Vous le savez, on a la manie de statufier tout le monde. Il est probable que vous et moi nous y passerons un jour. C'est pour cela que nous devons dès à présent nous méfier, songer à nous défendre.

Quoi qu'il en soit — c'est au profit d'une œuvre à créer pour Van Lerberghe, et même, il y aura une vente aux enchères des tableaux exposés.

Un bon mouvement donc, Monsieur le Ministre, vous avez commencé : continuez. — Au Sénat, quand je vous demande quelque chose pour la littérature et les beaux-arts, vous me répondez : « J'étudierai! » Si vous avez vraiment étudié tout ce que vous avez dit, vous devez être bien savant. Il est vrai qu'un Ministre des Sciences ne sait jamais trop de choses.

Vous le voyez donc, Monsieur le Ministre, ce sont des écrivains qui exposent de la peinture, de l'eau-forte, des dessins... Ce sont des invertis, vous dis-je. C'est à la mode.

Ils ont choisi pour titre : les violons d'Ingres. Je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi, Monsieur le Ministre, ce titre a été donné. Ingres était un peintre qui attachait plus d'importance à son violon qu'à sa peinture.

C'était un Français! C'est un titre emprunté à la France, encore une fois! Bien que je sois un ami de la France, je trouve qu'il n'était pas nécessaire d'aller si loin. On aurait pu trouver ici, chez nous. Nous avons notre ancien collègue, Monsieur Lejeune, qui joue aussi du violon, et qui en joue très bien. On aurait donc pu appeler cela les violons de Monsieur Lejeune.

Allons, Monsieur le Ministre, que j'appellerai mon cher Collègue comme Sénateur, mon cher Confrère comme Ecrivain, car vous avez écrit, un bon mouvement en faveur de la littérature qui est un grand phénomène cosmique — *Vis cosmica* disait les Latins, — un bon mouvement, vous dis-je, en faveur des écrivains et du monument Van Lerberghe.

LE MINISTRE

Mon cher Collègue, mon cher Confrère, puisque vous avez bien voulu m'appeler ainsi, vous êtes de ceux dont on entend longtemps encore la parole quand elle s'est tue.

Vous savez que tout mon d'sir est de vous être agréable à vous, à toute la littérature et particulièrement, en cette occasion, à notre cher et grand Van Lerberghe.

Si je vous dis que j'étudie, c'est que les finances de l'Etat sont hélas! limitées, et que mon collègue, le Paresseux, dénoue difficilement les cordons de la bourse.

J'ai vu avec plaisir que les peintres sont chargés de la critique. Eux aussi sont donc des intervertis.

Vous avez parlé de monuments.....

LE SÉNATEUR

Il y en a déjà trop de laids à Bruxelles, et vous devriez, comme moi, travailler à les flanquer par terre. C'est la seule révolution que je désire encore faire. Je suis un iconoclaste, vous dis-je.

LE MINISTRE

Mon cher collègue.....

LE SÉNATEUR

Je ne suis plus votre collègue. Je m'en trouve soulagé, comme quelqu'un qui a ôté des bottines qui lui faisaient mal.

LE MINISTRE

C'est pour une raison semblable que j'ai mis mes snow-boots.

Je vous remercie de l'accueil charmant que vous me faites et vous savez que si l'argent est rare, mes promesses vous sont acquises et ma bienveillance illimitée.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'HUISSIER

LE SÉNATEUR

Monsieur l' Ministr', je vous présente
L'huissier de cette exposition;
Il a la folie permanente
Du secrétariat des Salons.
Ce s'rait le double d'Octav' Maus
Si Maus encor pouvait doubler :
Mais doubler, Octave ne l'ose.
Il ne pourrait plus qu'éclater.
Je vous confie à Robert Sand;
Il va vous montrer ces croûtons;
Violons d'Ingres ou bien Estampes,
S'il est le Barnum, tout est bon.
Je veux enfin d'un trait compléter ce croquis.
C'est le seul écrivain qui n'ait jamais écrit.

Exit le Sénateur.

L'HUISSIER

Celui-ci, de nous tous,
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme!
Lemonnier qui n'eut jamais le prix de Rome.

Puis voici Max Elskamp d'Anvers, notre Dürer!
Graveur il a choisi le bois et non le fer!
Ses images pieuses brillent de mille cierges;
Des métiers les meilleurs, il grava les cent vierges.

Dumont qui, de lui-même, et dans sa bonne foi
Aux peintres courroucés livre tout cet envoi.

Kufferath! — Il y a vingt-cinq ans, sur les planches,
Wagner n'osait paraître, et sur sa tête blanche
Tous les coups s'acharnaient; il cria : Kufferath!
Kufferath prit la plume et vainquit d'un coup d' patte.

Fierens, Baron Gevaert, qui partout fait sourire,
Roi du Guignol.

LE MINISTRE

Pardieu, Monsieur, je vous admire!
Continuez!

L'HUISSIER

Voici le Wallon des Ombia.
Maître du Nuits Saint Georg', baron du Clos du Roi.
Son estomac géant irait mal à nos tailles;
Il fit trois cents dîners, vida trente futailles,
Ecrivit Saint Guidon, le Manuel, Io-Ié,
Mihien et vit modeste. — Ministre, saluez!

Près de lui Maus, Octav', célèbre en nos annales:
Ses expositions sont des feux de Bengale.

Grégoir le Roy, des poètes belges, l'honneur!
Tout poète un peu grand dépend de nous, Seigneur!
La France tour à tour nous craint ou nous épouse,
L'All'magne nous envie, le Congo nous jalouse;
Seul, le budget nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied au Parlement, du front à tous les Rois!

LE MINISTRE

Vous raillez-vous?

L'HUISSIER

Voici Ramaeckers, dit le Mage.
Bacha, plein de terreur. Un jour, sur son passage,
Il se fit arrêter par un enfant, tout seul.
— J'en passe, et des meilleurs —
C'est Pierron : son orgueil
Voudrait avoir sa rue, toute d'arbres plantée
A Schaerbeek.
Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est Angenot. Il est grand, bien qu'il soit le dernier.
Le Théâtre français ayant fait statufier
Le poète Musset, son modèle, lui Marcel
Veut pour mieux l'imiter son buste dans Ixelles.
Il fit tailler en pierre un Musset beau garçon
Qu'à sa suite il traîna, jurant à son patron
De l'imiter en tout, que le Musset de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Ayant soufflé sa bulle, Angenot exposa.

LE MINISTRE

Ah! j'agirai!

L'HUISSIER

La peinture le sauvera!
Voilà donc ce qu'on dit quand, dans cette demeure,
On voit ces écrivains!

LE MINISTRE

J'agirai... tout à l'heure.

L'HUISSIER

Cet envoi c'est le mien. Baron Descamps, merci !
Car vous allez vous dire en me voyant ici :
« Ce dernier, fils indign' d'une race si haute,
» Est un traître et se paie la tête de son hôte! »

TROISIÈME ACTE

L'Article à faire

ARLEQUIN, *puis* POLICHINELLE

ARLEQUIN, *extrêmement agité*

L'heure de la vengeance a sonné. *(Regardant les tableaux.)* Non, mais, est-ce assez laid ! infâme ! tourneboulant ! C'est du Bouguereau édulcoré ! Ecœurant !

Mais je le dirai ! Je vais le dire ! Comment, je ne le sais pas encore, mais à coup sûr d'une manière énergique, que j'ose espérer définitive !

Ah ! Messieurs les Ecrivains ! Vous exposez ! Vous vous exposez — tiens ! le mot est rare, spirituel même — et vous nous abandonnez la critique à nous, peintres ! Ah ! vous jouez du violon d'Ingres ! Tant mieux ! J'accorde le mien et il va sonner comme une contrebasse !

Attention ! Je commence !

(De ce moment à la fin de la scène, sur la tête d'Arlequin se développe une tumeur qui enfle peu à peu, au point de devenir monstrueusement énorme.)

Très fier de l'importance du rôle de critique d'art qui m'est octroyé, je m'amène dès le mardi après-midi au Salonnet de mes nouveaux confrères, que je trouve en plein désarroi.

Je salue du haut de ma grandeur les peintraillons qui s'y démènent, me faisant présenter les inconnus à qui je donne dédaigneusement le bout du doigt. Puis je les laisse à leurs besognes vulgaires, et gourmé, avec cet aspect d'un monsieur à qui l'on n'en conte pas, je prends les quelques notes qui vont servir à étayer cette critique qui va faire époque dans le siècle.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

Je continue :

Le Salon des Ecrivains-Peintres est un défi lancé par quelques énergumènes assoiffés de réclame à la face illuminée de bon sens de l'humanité tout entière.

Est-ce assez tapé!

... A l'aurore du XXe siècle, — (*à part*) du XXe siècle — heu! heu! — Non, biffons XXe siècle — pas de personnalité.

A l'aurore de ce siècle — (*à part*) c'est cela de ce siècle; ce siècle après tout c'est le XXe, le public et moi nous comprendrons.

... A l'aurore de ce siècle où la spécialisation nous apparaît comme une règle intangible, où le machinisme intégral s'est élevé à la hauteur d'une institution largement démocratique, où le prolétariat réclame sa place au soleil levant de l'égalité, où la loi de Darwin, proclamant l'inéluctable fatalité de la Lutte pour la vie, limite étrangement le sentier du devoir de chacun, l'empêchant de dérailler sous peine de mort, une expo-

sition de tableaux comme celle des écrivains qui se disent peintres ne saurait être considérée que comme une preuve de dégénérescence absolue, de faiblesse constitutionnelle, de rachitisme intellectuel, de veulerie artistique, du marasme boueux dans lequel se traîne péniblement une littérature turpide, stérile avorton enfanté dans une heure d'oubli par notre plantureux pays qui ne peut être qu'une nation de peintres!

Oh! ma tête! Une étrange douleur opprime mon cerveau! Un flot de bile voile parfois mes regards!

Je dirai donc aux cent mille lecteurs penchés tous les soirs sur cette feuille dont les colonnes me sont ouvertes avec une générosité qui place les directeurs de journaux au premier rang de la grande famille fraternelle et solidaire des artistes — (*à part*) la discrétion de cette flatterie me vaudra plus tard une bonne presse.

... Je leur dirai donc à ces lecteurs impartiaux, anxieux et confiants, je leur dirai... tout ce que j'ai à dire.

Oh! ma tête! ma pauvre tête...

Le plus majestueux exemple de cette dégénérescence littéraire que j'ai stigmatisée plus haut en termes aussi modérés qu'irréfutables, c'est M. Grégoire Le Roy, poète retraité. Mòssieu n'écrit plus! Mòssieu préfère peindre! Et moi je lui dis... (*A part.*) Mais non, n'insistons pas, il n'est pas dangereux puisqu'il n'a rien vendu.

Ça va bien! Ça va très bien! Je sens la bile qui me travaille le cerveau!...

A côté de lui, Camille Lemonnier. Ah! Celui-là n'est pas un retraité. Ce qu'il en pond des volumes! Au

banquet que nous lui avons offert il a voulu nous les montrer tous : on en apportait par tombereaux. Quant à ses pastels, c'est une éructation violente de la vision exorbitée et blonde de la nature panthéistique des choses. C'est l'hymne solennel et matinal de la couleur embrasée dans l'incendie universel ruisselant de toutes parts; orchestre merveilleux de richesses sonores inentendues : jaunes ténorisants, rouges éclatants comme les cuivres qui chantent l'appel à l'amour de Siegfried, l'éternelle jeunesse du monde ; violets sourds comme des bassons plaintifs, bleus explosifs comme des coups de timbales.

Un absolu coloriste aussi, nullement requis par l'âme ou le sentiment des choses, est Sander Pierron ; celui-ci, en effet, tire de la couleur tout ce qu'elle peut dispenser de puissance corsée et d'harmonie truculente. C'est le triomphe de la matière diverse, selon son corps et sa densité, avec la saveur de ses aspects lisses, rugueux, brillants souples ou lourds. Chaque objet s'exprime par lui-même : viandes, gibiers de plumes ou de poils, — voyez son chat familier, — fruits, légumes, étoffes et soies, métaux, faïences et céramiques, bois et pierres, chandeliers et casseroles, tout cela est d'une vérité non pas strictement objective, mais magnifiée par un artiste pour qui l'œil est un sens tout à fait extraordinaire de pénétration. Car ce qu'il y a de superbe dans cette monotonie formidablement positive de Sander Pierron, c'est qu'elle ne montre jamais de discordance. Les vingt toiles du maître attestent la logique de cette constatation, aussi bien ses intérieurs de cuisines que ses natures mortes dont l'une, notamment, atteint à un mariage de tons, tout à fait caressant.

(Polichinelle entre à la cantonade.)

Quant à des Ombiaux, il écrase le pastel d'une main alourdie par l'abus du Bourgogne. Ses yeux avinés, noyés dans les fumées spiritueuses de ce breuvage déprimant et bourgeois, ne sauraient plus voir qu'une nature titubante. Sa dextre a le tremblement des grands alcooliques.....

POLICHINELLE

Bon appétit, Monsieur! O peintraillons intègres!
Artistes vertueux! Voilà bien vos façons!

ARLEQUIN

Monsieur je n'ai que fair' de vos observations;
La bile me travaille et mon cerveau se gonfle;
L'heure de la vengeance a cette fois sonné...

(Polichinelle lui donne un grand coup de batte sur la tête, la tumeur éclate.)

Ah! l'article est fini; mon abcès a percé!

ÉPILOGUE

LES MÊMES *et la* MÈRE GIGOGNE

(*Entre la mère Gigogne.*)

LA MÈRE GIGOGNE

Arlequin, taisez-vous; et vous Polichinelle
Finissez à l'instant, cessez cette querelle.
N'oubliez pas, mon cher, que la tradition
Veut que dans tout Guignol, pour la punition
De votre sottise et de votre impertinence,
Vous périssiez. Mais j'ai de la clémence!
Je suis l'opinion publique; mes arrêts
Définitivement tranchent tous les procès.
Je veux que d'Arlequin vous deveniez le frère,
Qu'il n'y ait entre vous ni haine ni colère.
A tes livres, retourne et toi, peintre, à tes brosses:
L'un et l'autre cessez d'échanger des mots rosses.
Et puisqu'en ce salon, entrés en ennemis,
Dans un but généreux vous devenez amis,
Que votre dernier mot soit pour le grand poète!
Demandez au public, s'il oublie cette fête,
Qu'il honore avec vous celui que vous aimiez
Et qu'il s'unisse à vous pour le glorifier!

(*Rideau.*)

Impr. Th. Lombae

474

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
1981
P64

Polichinelle-peintre